

Le Rapt de Lolita

Du même auteur

Essais et romans

- Nabokov* (premier ouvrage français sur cet auteur). Lausanne, L'Âge d'Homme, 1979.
- La polka piquée* (roman). Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982.
- Barthelme* (avec Régis Durand). Londres et New York, Methuen, 1982.
- Gutenberg, Sterne and Nabokov*. Claremont, CA, Center for Humanistic Studies, 1989.
- Textual Communication: A Print-Based Theory of the Novel*. Londres et New York, Routledge, 1990.
- Nabokov ou la tyrannie de l'auteur*. Paris, Seuil, coll. "Poétique", 1993.
- La figure de l'auteur*, Paris, Seuil, Coll. "Poétique", 1995.
- Lolita de Nabokov*, Paris, Didier, 1996.
- Roman et censure ou la mauvaise foi d'Eros*, Seyssel, Champ Vallon, 1996.
- Nabokov ou la cruauté du désir, lecture psychanalytique*, Seyssel, Champ Vallon, 2004.
- Chronique de l'oubli* (enfance paysanne). Paris, Orizons, 2008.
- Ziama* (roman), Paris, Orizons, 2009.
- Nabokov ou la tentation française*, Paris, Gallimard, 2012.
- Nabokov's Eros and the Poetics of Desire*, London and New York: Palgrave-Macmillan, 2013.
- Vers là d'où je viens*, Paris, Orizons, 2016.
- The Figure of the Author*, Saarbruck, Editions Universitaires Européennes, 2017.
- Novel and Censorship or Eros' Bad Faith*, Saarbruck, Editions Universitaires Européennes, 2017.

Livres édités

- Representation and Performance in Postmodern Fiction*, Montpellier, Delta, 1983.
- Lolita, figure mythique*, Paris, Autrement, 1998.
- Œuvres romanesques complètes de V. Nabokov, Vol I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1999.
- Œuvres romanesques complètes de V. Nabokov, Vol II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2010.

Nombreuses traductions de Vladimir Nabokov et David Lodge.

Maurice Couturier

Le Rapt de Lolita

Orizons
2018

Dans la même collection, depuis 2012

- Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013
- Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2014
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014
Andrée Montero, *Le frère*, 2014
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
- Michel Arouimi, *Quatre adieux*, 2015
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Procès à la mémoire de mon ombre*, 2015
Dominique Capela, *La Gravité*, 2015
Patrick Corneau, *Vies épinglées*, 2015
Chantal Danjou, *Les cueilleurs de pommes*, 2015
Raymond Espinose, *Villa Dampierre*, 2015
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée, Journal, Le Voyageur éparpillé*,
tome V, 2015
Henri Heinemann, *Et puis...*, 2015
Fanny Lévy, *Une existence au fil de son passage en ce monde*, 2015

A. Lichtenbaum, *Éphraïm égaré ou la justice des nations*, 2015
Lucette Mouline, *Épidémie*, 2015
Lucette Mouline, *Le sexe est bohème*, 2015
Max Memmi, *Les femmes de Jean*, 2015

Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016
Jean-Louis Delvolvé, *Octogénèse ou le sourire de Tagès*, 2016
Robert Havas, *Parlons rat*, 2016
Fanny Lévy, *Dieu compte les larmes des femmes*, 2016
Pierre-Jean Memmi, *La promesse*, 2016
Lucette Mouline, *Eva et Maad*, 2016
Robert Poudérou, *Quelqu'un*, 2016

Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Les miroirs ardents*, 2017
Caroline Barbier-Beltz, *La passion d'Isaac*, 2017
Monique Lise Cohen, *Métamorphose au ciel des solitudes*, 2017
Solange Combe, *L'Hôtel de Paris*, 2017
Chantal Danjou, *Les jardins d'essais*, 2017
Chantal Danjou, *Journal de la main*, 2017
Raymond Espinose, *Distances*, Carnets 2012-2015, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017
Mahmoud-Turki Khedher, *Les Funérailles de l'Éclipse*, 2017
Max Memmi, *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017
Luisa Valenzuela, *Le masque sarde — Le profond secret de Perón*, 2017

Lucette Mouline, *Dieu... ce Saharien ?*, 2018
Lucette Mouline, *La leçon de l'espion*, 2018
Lucette Mouline, *La Chine dans la peau*, 2018
Maurice Couturier, *Le Rapt de Lolita*, 2018

Pour la collection complète des publications « Littératures »,
depuis 2008, voyez en ligne : www.editionsorizons.fr

« Personne ne peut porter longtemps
le masque »

Sénèque

« Tangled in amorous nets »

John Milton

Première Partie

Tout cela a commencé en 1957... , à moins que ce soit en 1932 ou en juin 1975, il y a un mois exactement. Oui, je sais, mon propos est ambigu mais l'histoire que j'ai entrepris de raconter a eu plusieurs débuts différents. Comme elle a au moins trois protagonistes distincts selon la lecture que l'on choisit d'en faire. Le premier, c'est mon vieil ami Jean — Johnny en anglais, Johan en allemand, Juan en espagnol — personnage aux multiples visages, on le verra. Le deuxième, Vladimir Nabokov, l'auteur de *Lolita* ainsi qu'on le désigne généralement, oubliant qu'il a écrit beaucoup d'autres romans, certains bien supérieurs, *Ada* notamment. Le troisième, votre serviteur, qui a entrepris d'instruire le procès du second et de prendre la défense du premier. Oui, tout cela est confus et méritera sans doute d'être récrit, à supposer que j'en aie le temps.

Si les choses avaient tourné autrement, j'aurais pu commencer par la fin avec cette notice nécrologique publiée le 27 juillet dernier par Bertrand Poirot-Delpech :

C'est avec une infinie tristesse que l'on apprend le décès à Davos hier, à l'âge de soixante-seize ans, de l'écrivain russo-américain Vladimir Nabokov, le célèbre auteur de *Lolita*. Il avait quitté son épouse Véra aux alentours de neuf heures du matin et était parti dans la montagne au-dessus de la ville pour se livrer à son passe-temps favori, la chasse aux papillons. On sait, en effet, que cet

écrivain mondialement connu était aussi un talentueux entomologiste et qu'il a découvert et donné son nom à de nouveaux lépidoptères, des nymphalidés notamment. Véra ne le voyant pas revenir et craignant qu'il ait été victime d'un accident, contacta à cinq heures du soir la police de Davos qui entreprit aussitôt une recherche dans les alpages, terrain de chasse préféré de l'entomologiste. Ce n'est qu'à neuf heures du soir que l'on retrouva le corps inerte de l'écrivain coincé entre des rochers au fond d'un ravin, juste en dessous du câble du téléphérique. Il était manifestement tombé du sentier soixante mètres plus haut et avait dévalé la pente herbue. Son filet était resté accroché à un petit sapin quelques mètres au-dessus de lui. La compagnie en charge du téléphérique a tout de suite été contactée par la police et signalé que certains passagers avaient été surpris par les pantomimes et gesticulations d'un vieux monsieur dans ledit ravin, sans se douter qu'il appelait au secours. Peut-être avait-il perdu la raison sous l'effet du choc...

Trop simple, beaucoup trop simple ! La vie et la mort ne se résument pas à quelques coups de crayon.

Nabokov a en effet été victime d'un accident en juillet dernier dans des circonstances proches de celles mentionnées ci-dessus mais il a survécu. Après que le téléphérique eut fait deux ou trois navettes dans le ciel bleu au-dessus de sa tête, certains passagers ont fini par comprendre que le vieux monsieur était en difficulté et appelait à l'aide. Il s'en est fallu de peu ; le grand fabuliste aurait très bien pu finir sa carrière de chasseur de papillons et d'écrivain au fond de ce ravin.

La notice nécrologique ci-dessus eût été cependant très lacunaire, on le verra.

Cette histoire a débuté pour moi, pas pour Nabokov ni pour mon ami Jean, en janvier 1957, le jour où j'ai découvert un article dans *Le Figaro Littéraire* intitulé « Vingt-cinq romans anglais interdits en France : une nouvelle affaire Sade ? » Les romans en question avaient tous été publiés par l'Olympia Press, cette maison d'édition à la réputation sulfureuse qui faisait paraître en langue anglaise des livres souvent pornographiques. Le même mois, la dix-septième chambre du Tribunal Correctionnel, la même qui avait tenté d'interdire *Madame Bovary* et effectivement censuré *Les Fleurs du mal* un siècle plus tôt, avait condamné Jean-Jacques Pauvert pour avoir publié les œuvres du Marquis de Sade, déclenchant une foule de réactions dans la presse. Hugues Fouras, l'auteur de l'article évoqué à l'instant, nommait spécifiquement cinq ouvrages parmi ceux interdits par le Ministre de l'Intérieur, *My Life and Loves* de Frank Harris, autobiographie qui circulait déjà librement en traduction française, *The Libertine* de Robert Desmond, *The Sexual Life of Robinson Crusoe* de Humphrey Richardson, *Memoirs of Fanny Hill*, le célèbre roman érotique du XVIII^e siècle écrit par John Cleland, le seul que j'avais lu, et *Lolita* de Vladimir Nabokov. Le nom de Nabokov ne m'était pas inconnu, mais je ne l'avais plus croisé depuis plusieurs années.

Quelques jours plus tard la revue *Arts* publiait un compte-rendu de *Lolita* écrit par Blaise Briod qui prétendait être en train de traduire le roman pour Gallimard. Comme j'étais employé à l'époque par cet éditeur en tant que correcteur, j'avais eu l'occasion de travailler sur certaines traductions de Briod, Ulysse et non Blaise de son prénom. Ce n'est pas lui, en définitive, qui a traduit *Lolita*, pour des raisons que j'allais découvrir par la suite. Sans le résumé qu'il fournissait de *Lolita* dans son article, sans surtout le vibrant éloge de ce livre par Graham Greene — repris dans *Combats* — qui prétendait qu'il s'agissait là « d'un des romans les plus importants de la littérature de langue anglaise contemporaine », du même niveau que Proust ou Dostoïevski, rien que ça, peut-être n'aurais-je jamais entrepris de lire les étranges confessions de Humbert Humbert. C'eût été bien dommage, car elles ont littéralement changé le cours de mon existence.

En me rendant au travail le lendemain de la parution de l'article de *Combats*, je suis passé par la librairie qui m'approvisionnait en livres anglais ou américains, Le Mistral, rue de la Bûcherie tout près de Notre-Dame. Cette petite librairie était tenue par un Américain réservé et chaleureux, George Whitman, un excellent connaisseur en matière de littérature anglophone qui avait choisi de partager sa passion avec le public français. J'étais peut-être l'un de ses meilleurs clients. Il préférait servir une clientèle parisienne exigeante et cultivée plutôt que de pourvoir aux besoins érotiques des GI's américains qui, à cette époque-là, hantaient les rues de la capitale. En général, il refusait de vendre la littérature pornographique que publiait le directeur de l'Olympia Press, Maurice Girodias, des romans aux titres très évocateurs comme *Bottoms Up*, *With Open Mouth*, *Rogue Woman*, ou encore *Cruel Lips*. Il y avait un petit libraire rue de la Huchette qui n'hésitait pas, lui, à les exposer dans l'étroite vitrine de son magasin coincée entre un petit restaurant grec et un hôtel de passe. Certes,

il arrivait que George mette en vitrine certaines œuvres authentiquement littéraires publiées par Girodias comme *Watt* de Beckett ou *The Ginger Man* de Donleavy. Avait-il ajouté à cette courte liste *Lolita* ? Peut-être, sans doute même, vu le verdict de Graham Greene.

Le Mistral ne s'appelle plus le Mistral mais La Shakespeare & Co. Au début des années soixante, George Whitman l'a renommé ainsi en hommage à Sylvia Beach qui avait fondé un établissement de ce nom, à la fois librairie et maison d'édition, place de l'Odéon en 1919 où elle allait publier des œuvres en anglais, le célèbre *Ulysse* de Joyce, notamment. Je connais George depuis plus de vingt ans. Pour savoir à quoi il ressemble physiquement, il suffit de consulter une des nombreuses photos de Joyce prises dans les années trente, d'enlever les lunettes et d'ajouter un bouc : même front impressionnant, même intelligence dans les yeux (certes moins proéminents), même tignasse brune avec cependant quelques mèches de cheveux gris maintenant. George paraît réservé, distant même, quand on le rencontre pour la première fois, mais c'est un homme affable et généreux avec les habitués de la maison. Je l'ai vu battre froid certains touristes anglais ou américains qui venaient dans sa librairie en pèlerinage et s'exclamaient en entrant : « *So, here is Ulysses's birthplace !* », ignorant que le chef-d'œuvre de Joyce, qu'ils n'avaient sans doute jamais lu, en tout cas pas en entier, avait été publié ailleurs. Il invite de nombreux écrivains américains en visite à Paris et organise des lectures et des débats autour d'eux dans la vaste salle à l'étage.

En me rendant chez George, ce samedi glacial mais ensoleillé de février, je n'étais pas sûr, évidemment, de trouver chez lui le roman de Nabokov. Les qualités littéraires du livre justifiaient-elles qu'il prenne le risque de violer l'interdit édicté par le Ministre de l'Intérieur, Jean Gilbert-Jules ? Briod avait beau dire que le livre ne contenait pas un seul mot obscène, c'était manifestement le contenu sexuel du roman qui avait motivé son interdiction.

Lorsque je suis arrivé à la librairie, je me suis arrêté un instant devant la vitrine, curieux de découvrir les dernières publications dont George faisait la promotion. Il y avait là tout un assortiment de livres aux titres plus ou moins suggestifs comme *Homage to Mistress Bradstreet*, *The Last Hurrah*, *Long Day's Journey into Night*, et aussi un livre de petit format pas très épais, à la couverture noire et blanche et au titre provoquant, *HOWL*, d'Allen Ginsberg, auteur dont je n'avais encore jamais rencontré le nom. Poussant la porte et faisant tinter l'antique clarine un peu fêlée — cadeau d'un écrivain anglais installé en Provence, m'avait dit George —, j'ai cru que la librairie était vide et crié :

« *George, where are you?*

— Ici, Albert... » Je m'adressais souvent à lui en anglais, mais lui répondait inmanquablement en français avec un fort accent américain non dépourvu de charme.

Je m'appelle Albert, Albert Pichaut. Un romancier aurait évidemment trouvé le moyen de le dire avant et d'une tout autre façon, mais, justement, je ne suis pas romancier, procureur amateur seulement.

Je ne l'avais pas vu. Il était perché en haut d'une échelle dans la salle du fond en train de ranger des livres.

« Qu'est-ce que c'est que ce petit livre minable en vitrine ?

— *HOWL* ? Pas si minable que ça, crois-moi. Ce petit recueil de poèmes est interdit aux États-Unis pour cause d'obsécénité. Il fait fureur parmi les Beatniks en Californie. Il est

d'ailleurs dédié à trois d'entre eux, Jack Kerouac, William Burroughs et Neal Cassady. Je te le recommande.

— C'est un livre interdit en France que je cherche en ce moment...

— *Lolita*, bien sûr ! s'est-il exclamé en redescendant de son perchoir.

— Tu as deviné.

— Je sais que tu aimes la bonne littérature, Albert.

— Tu l'as lu ?

— Oui, malgré mes réticences à l'égard de son éditeur. C'est un roman magnifique qui devrait te plaire, du moins pour ses qualités littéraires. Je partage l'opinion de Graham Greene.

— Mais comment a-t-il pu tomber entre les mains de Girodias ?

— Je ne me l'explique pas, moi non plus. D'autant qu'il paraît dans cette horrible collection réservée aux soldats et aux touristes américains.

— J'en déduis que tu l'as. »

Il s'est contenté de porter l'index gauche contre ses lèvres, m'invitant de la main droite à attendre, et il est sorti du magasin. Je savais où il allait : juste à côté, il possédait, à l'insu des autorités sans doute, un petit entrepôt qui devait lui servir d'Enfer, entre autres.

En attendant son retour, j'ai pris l'exemplaire de *HOWL* placé bien en évidence sur la petite table qui servait de comptoir à George, et ai commencé à lire l'ouverture :

I saw the best minds of my generation destroyed by madness, starving hysterical naked...

J'ai vu les meilleurs esprits de ma génération détruits par la folie, affamés hystériques nus

Initiés à tête d'ange brûlant pour la liaison céleste ancienne avec la dynamo étoilée dans la mécanique nocturne...

Un poème à la Whitman, Walt pas George évidemment, préfacé par un Whitmanien patenté, William Carlos Williams

dont j'avais lu peu avant son *opus magnum*, *Paterson*. J'étais en train de lire la première page de cette préface quand j'ai été interrompu par l'arrivée d'un grand blond d'une vingtaine d'années vêtu d'un blazer bleu marine et d'un pantalon noir, qui m'a salué fort respectueusement, tout en relevant la mèche sur son front.

« Vous aimez ? m'a-t-il demandé, pointant le menton vers le petit livre que je lisais.

— C'est intéressant, ai-je répondu. Vous l'avez lu ?

— Bien sûr, dit-il en souriant, refusant d'en dire plus. Avez-vous *Giovanni's Room* de James Baldwin ? »

J'avais lu le roman, sorti un an auparavant. La librairie Galignani de la rue de Rivoli avait invité Baldwin à en lire des extraits un samedi après-midi de novembre, et j'avais assisté à cet événement en compagnie d'un ami. L'écrivain noir avait été présenté par Yves Montand qui semblait être un de ses intimes et nourrir une immense admiration pour son œuvre. Baldwin l'a remercié chaleureusement et a lu l'ouverture de son roman presque timidement, comme s'il ne se sentait pas très à l'aise dans cette environnement cosmopolite. Une fois la séance terminée, je me suis attardé pour faire signer l'exemplaire que je venais d'acheter et ai entendu Baldwin qui disait à un autre de ses admirateurs que Montand avait été pour lui une sorte de parrain lorsqu'il avait débarqué à Paris.

« M. Whitman va revenir dans un instant, ai-je dit au grand blond qui m'avait pris pour le propriétaire des lieux. Savez-vous que Baldwin vit aujourd'hui à Paris ?

— Non, je l'ignorais. Vous le connaissez ?

— J'ai récemment eu l'occasion de l'entendre lire des extraits du roman que vous cherchez.

— Quel genre d'homme est-il ?

— Il est noir, il est gai, très sympathique. Et il dit qu'il se sent parfaitement libre ici.

— Oui, je sais.

— Vous savez quoi ? ai-je demandé.

— Qu'il est gai, a-t-il dit d'un ton presque insolent, comme s'il me narguait. Qu'avez-vous pensé du livre ?

— Il m'a beaucoup plu, mais je me serais passé de la scène d'exécution et des longs développements sur la question du genre... Je ne veux cependant pas gâcher votre plaisir. »

George est revenu sur ces entrefaites et a dévisagé le blondinet, comprenant aussitôt qu'il n'avait rien à craindre de lui. La police surveillait sans doute les librairies qui distribuaient la littérature pornographique de Girodias depuis l'interdiction, même si les préposés ne devaient pas avoir une pratique très courante de la langue de Shakespeare.

« Voilà, » a dit George, me montrant les deux petits volumes à la couverture vert olive sous le regard intéressé du nouvel arrivant. Il a enveloppé les deux volumes dans un vieux numéro du *Herald Tribune* et me les a tendus.

« Ne dis à personne où tu les as trouvés ! » m'a-t-il glissé à l'oreille tandis qu'il ouvrait son tiroir et encaissait les 2400 francs que je lui donnais.

Comme je sortais et refermais la porte, j'ai entendu le jeune Américain féliciter George de faire la promotion de *HOWL*. Un étudiant en littérature, de toute évidence. J'avais à peine fait quelques pas que la porte s'est ouverte et refermée derrière moi. Le blondinet ressortait les mains vides.

« M. Whitman n'a pas le livre de Baldwin ? lui ai-je demandé.

— Non. Vous pouvez peut-être me prêter votre exemplaire, » a-t-il répondu en m'adressant un clin d'œil passablement effronté.

Ce qui s'est passé ensuite n'a aucun rapport avec *Lolita* et mon ami Jean... Ce n'est peut-être pas tout à fait exact, mais passons.

Le soir, en rentrant du travail, j'ai défait le paquet que m'avait remis George et commencé à lire le roman. J'ai été quelque peu dérouté, je dois le dire, par l'avant-propos où John Ray explique comment il a été amené à éditer les confes-

sions de l'individu qui se cache sous le nom de Humbert Humbert et avoue sa gêne en même temps que son admiration à l'égard de ce récit. L'ouverture proprement dite m'a littéralement subjugué : « *Lolita, light of my life, fire of my loins. My sin, my soul. Lo-lee-ta: the tip of the tongue taking a trip of three steps down the palate to tap, at three, on the teeth. Lo. Lee. Ta* [Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lo-lee-ta : le bout de la langue fait trois petits pas le long du palais pour taper, à trois, contre les dents. Lo. Lee. Ta]. » Familier que je suis de la littérature libertine et pornographique, j'ai été surpris par la teneur poétique de cet incipit et ai tout de suite compris que ce livre n'appartenait pas à ce genre très décrié.

Les GIs américains qui ont acheté le livre à l'époque ont été passablement dépités, à en juger par l'anecdote que rapporte Alfred Appel, l'éditeur de l'édition annotée du « roman » parue en 1970. Il avait été lui-même étudiant de Nabokov à Cornell. Débarquant à Paris en 1955 avec les troupes de l'OTAN, il avait découvert le livre de son professeur dans une librairie du Quartier Latin — celle de George, qui sait ? — et l'avait ramené à la caserne. Peut-être était-il moins familier de cette collection, *The Traveler's Companion*, que ses voisins de chambrée. L'un d'eux, Stockade Clyde Carr, s'est tout de suite saisi du « *dirty book* » et a commencé à lire l'ouverture, faisant l'impasse sur l'avant-propos. À peine avait-il ânonné une quinzaine de mots qu'il s'est interrompu, a jeté le livre contre le mur et s'est écrié : « *It's God-damn Litatchure.* » « Test instantané de pornographie », conclut Appel avec humour.

Stockade Clyde Carr avait raison, bien sûr, même s'il n'avait aucune intention d'encenser le livre pour ses qualités littéraires. Rien dans les premiers chapitres, à part quelques scènes de pelotage entre deux adolescents, n'est de nature à exciter des GIs affamés de sexe et vivant dans un pays étranger à des milliers de kilomètres de chez eux. Rien non plus qui puisse taquiner la libido de « l'homme moyen sensuel », pour

repandre l'expression utilisée par le Juge Woolsey — mentionné par John Ray dans l'avant-propos de *Lolita* — lorsqu'il a autorisé la parution d'*Ulysse* de Joyce aux États-Unis. C'était là une œuvre d'une grande tenue, émaillée de formules poétiques, et qui grouillait de références littéraires. Les confessions de cet homme cultivé et sensible attiré à l'excès par les nymphettes, ces petites filles non encore initiées aux « mystères de la ménarche », m'ont littéralement captivé sans pour autant m'exciter.

Très vite, cependant, j'ai été troublé par certains détails, une certaine petite prostituée parisienne, ou ce luxueux hôtel que possédait le père de Humbert sur la Côte d'Azur, par exemple. Il me semblait que le passé français et parisien de Humbert rappelait un peu celui de mon vieux copain Jean. Étaient-ce là de simples coïncidences ?

Lisant le lendemain et les jours suivants ce que dit Humbert de son mariage avec Valeria puis de son divorce et de son départ pour l'Amérique à l'arrivée des Allemands, j'ai fini par comprendre que les coïncidences étaient bien trop nombreuses pour être de simples accidents. S'agissait-il là d'un roman, comme le prétendait Nabokov et le pensaient ses lecteurs, certes encore peu nombreux à l'époque ? N'était-ce pas plutôt la véritable histoire de Jean Rambeau, mon meilleur ami pendant huit ans à Paris, et mon correspondant fidèle pendant les sept premières années de son séjour aux États-Unis ? Son criminel penchant pour les petites filles l'avait-il conduit à commettre l'irréparable ? Était-il mort en prison ?

Cette chronique contenait certes un certain nombre de détails à propos des années parisiennes du protagoniste — évoquées en quelques pages seulement — qui ne cadraient pas totalement avec ce que je savais de Jean. Les noms avaient été changés, comme le reconnaissait d'ailleurs l'auteur de l'avant-propos. Et certains traits du personnage ne correspondaient pas totalement à l'image que je gardais de lui. Pourtant, plus j'avancais dans ma lecture et plus je

devenais convaincu que Humbert n'était autre que Jean. Sa culture littéraire cadrerait parfaitement avec celle de mon ami, excellent connaisseur de *Madame Bovary*, d'*Ulysse* ou d'*À la Recherche du temps perdu*, mais aussi de certains romans pornographiques, comme *Fanny Hill* que lui et moi avions lu à Paris dans les années trente. Étaient-ce là les pages manquantes de sa biographie ? Mais pourquoi aurait-il éprouvé le besoin d'avouer ses désirs salaces et ses crimes honteux par écrit ? Et pourquoi fallait-il qu'il demande à son avocat de corriger son mémoire et de le faire éditer ? Peu probable, tout cela. Autre hypothèse : Nabokov avait-il recueilli ses confidences en prison et composé ce roman comme s'il en était l'auteur ? Le doute était permis.

Ma lecture du livre a dès lors pris une tout autre tournure, évidemment. Les mots n'ont pas la même signification, ni la même capacité à taquiner notre imagination, dans une autobiographie et un roman écrit à la première personne. Notre mode d'identification au narrateur est différent, tout comme notre capacité à suspendre notre incrédulité — les Anglais ont une meilleure formule pour dire cela, « *willing suspension of disbelief* ». J'étais troublé aussi par la qualité du style : Jean avait comme moi une mère anglaise, il avait fait une partie de ses études à Londres et était encore plus bilingue que je ne le suis, mais je ne me souvenais pas qu'il pût écrire de manière aussi fluide et aussi poétique en anglais. N'était-il pas aussi trop timoré pour se livrer à de telles manœuvres érotiques avec la petite Lolita sur ce continent puritain aux mœurs si étranges ? Et pourquoi fallait-il qu'il cherche à compromettre ses lecteurs en les apostrophant sans cesse, les invitant à reconnaître qu'ils partagent ses désirs libidineux, sinon criminels, les incitant même à l'absoudre de ses fautes par le jeu de la poésie ? Celle-ci, associée à ses facéties narratives et à son humour, quelque peu cynique certes, transcende, en effet, le contenu érotique du livre. Mais comment pouvait-il escompter se faire pardonner de la sorte ? À supposer, j'insiste, qu'il se

soit confié sans retenue à Nabokov et que celui-ci ait retranscrit fidèlement ses paroles — je ne suis plus très bien où j'en suis, il faudra revoir tout ça !

Les manœuvres de la nymphette pour le séduire dans la scène du dimanche matin ainsi que sa propre pantomime burlesque pour s'assurer la complicité peu innocente de la gamine et s'acheminer vers ce qu'il appelle « l'extase la plus longue qu'ait connu homme ou monstre », tout cela est décrit avec passablement de perversité. Comment peut-il prétendre qu'il ne faisait là que répondre aux avances de cette petite Américaine délurée, gorgée de Coca et de Sundaes, nourrie de contes pour midinettes et d'idylles hollywoodiennes ? Humbert narrateur est souvent plus vicieux que Humbert protagoniste, moins pardonnable en tout cas malgré ses prouesses littéraires.

En lisant le récit de sa pittoresque randonnée en compagnie de Lolita à travers le continent américain, je me suis pris à regretter de n'avoir jamais visité ce grand pays qui m'avait depuis toujours fait rêver. J'ai tenté de suivre leur trajet sur une carte des États-Unis en ma possession avec l'aide d'un exemplaire en fort mauvais état du Baedeker de 1909 — quatrième édition révisée, dit la page de titre — acheté chez un bouquiniste du Quai Conti. J'ai retrouvé sans difficulté le Mémorial Joyce Kilmer près de Robbinville en Caroline du Nord, la cabane en rondins de Lincoln dans le Kentucky, les traces de Buffalo Bill, U.S. Marshall dans le Kansas, la Mission Dolorès à San Francisco, mais j'ai cherché en vain (mal cherché sans doute, car ce guide a plus de sept cents pages) la ville fantôme de Shakespeare au Nouveau Mexique, le Corn Palace quelque part dans les Dakota, tel zoo ici, telle grotte là, et j'en passe... L'index du Baedeker indiquait le nom des villes mais pas des sites touristiques. Je ne pouvais m'empêcher de jalouser Jean, s'il s'agissait bien de lui. Avait-il appris à conduire aux États-Unis ? Nulle part il ne le dit. Étrange, étrange !

Cette longue randonnée, ponctuée d'épisodes de moins en moins érotiques et d'incidents de toutes sortes, m'a bizarrement rappelé la séquence du fiacre dans *Madame Bovary* où les bourgeois de Rouen sont frappés de stupéfaction « devant cette chose si extraordinaire en province, une voiture à stores tendus, et qui apparaissait ainsi continuellement, plus close qu'un tombeau et ballottée comme un navire. » Humbert ne se contente pas de visiter les États-Unis, il donne sa misérable idylle en spectacle à ces Américains, puritains et néanmoins libidineux. Les réactions lascives suscitées par Lolita chez les tenanciers de motels ou de stations-services, ou les serveurs dans les cafés, loin de susciter sa jalousie, attisent son désir trop souvent moqué par la gamine. Coupable d'un rapt, ni plus ni moins, comment pouvait-il espérer qu'elle consente à flatter durablement sa libido ?

« Il », qui « il » ? Le Jean que j'avais connu à Paris aurait-il pu kidnapper une fillette de douze ans après avoir fait disparaître sa mère ? Était-il capable de se comporter avec un tel égoïsme et un tel sadisme à son égard ? Avait-il perdu tout sens moral et toute humanité à son contact, rongé par sa sensualité débridée ? Comment croire, par exemple, qu'il ait pu refuser de lui donner son petit déjeuner au lit avant qu'elle ait rempli « ses devoirs », ou qu'il se soit abaissé à confisquer la cagnotte qu'elle s'était constituée en lui accordant certaines caresses chichement rétribuées ? Ce type de chantage semblait indigne de mon ami. Il m'apparaissait de plus en plus que ces confessions ne pouvaient être celles de Jean, en dépit de toutes ces coïncidences. C'était bel et bien l'œuvre de Nabokov, individu pervers sans doute, partageant en partie les fantasmes et les désirs transgressifs, sinon les pratiques érotiques, de son protagoniste.

Pris de mauvaise conscience et comprenant que je n'avais pas goûté à sa juste valeur la poésie de ce texte, j'ai repris ma lecture à partir de la scène du dimanche matin et ai admiré le subtil érotisme de Nabokov, sa façon de superposer deux

récits, celui de son protagoniste pris au piège de son ensorceleuse nymphe, et celui de son narrateur, l'autre Humbert, un authentique écrivain, qui tente par la poésie et ses jeux narratifs de se faire pardonner d'avoir abusé cruellement de Lolita. Oui, il s'agissait là d'un grand roman, digne de Proust comme le reconnaissait Graham Greene. J'allais devoir réviser l'opinion plutôt négative que j'avais conçue à l'égard de Nabokov dans les années trente. *More anon.*

Mais je me trompais, je me trompais, ainsi que j'ai dû le reconnaître, stupéfait, au Chapitre 23 de la seconde partie en découvrant cette inscription laissée par le rival de Humbert dans un registre de motel, « Johnny Randall, Ramble, Ohio ». Il ne pouvait s'agir là que d'une réécriture anglicisée de Jean Rambeau !

Mon ami adorait débiter des proverbes, des sentences ou des aphorismes empruntés à des auteurs célèbres, comme ceux-ci qui me reviennent à l'esprit : « L'amour, c'est l'infini mis à la portée des caniches », ou « Celui qui craint l'avenir souffre deux fois », ou encore « Oh Dieu ! Donnez-moi la chasteté mais plus tard ! », ce dernier de Saint Augustin, je me souviens. Il les ponctuait immanquablement par une formule comme « Dixit Jean Rambeau » ou « *So says John Ramble* ». Souvent, aussi, il apposait des signatures facétieuses à la fin de ses lettres américaines, des variations sur son propre nom comme « Johnny Ramball », « Jean Rimbaud », ou « Jean Lebeau ». Il prétendait que « Rambeau » était un nom valise fait d'un substantif anglais, « *ram* » (bélier), et d'un adjectif français, « beau », d'où ce qu'il appelait « *my creative randiness* [ma lascivité créative] ». Le nom de « Ramble » réapparaît ailleurs dans le livre, apposé sur un banc en marbre prétendument offert à une municipalité par une certaine « Cecilia Dalrymple Ramble ».

Plusieurs années plus tard, en lisant l'édition annotée du roman, du soi-disant roman dois-je dire à présent, j'ai été très amusé de lire cet aveu fait par Nabokov lui-même à Alfred Ap-

pel, son annotateur, à propos de ce nom : « Johnny Randall de Ramble était un personnage réel, je crois. » Il se peut, certes, que Nabokov, en dépit de ce qu'il fait dire à John Ray dans l'avant-propos concernant les changements de noms, ait choisi de conserver celui-ci en particulier pour rendre hommage à mon ami dont il avait emprunté ou volé le récit, imitant en cela le Ministre dans le célèbre conte de Poe « *The Purloined Letter* » qui ne trouve pas de meilleure cachette pour la lettre qu'il a subtilisée à la Reine que de l'afficher bien en évidence chez lui, conscient à l'avance que les policiers parisiens, trop méticuleux mais aveugles, vont la chercher dans les endroits les plus invraisemblables alors qu'elle est là sous leurs yeux. C'eût été une façon pour lui de faire d'une pierre deux coups : « Je me joue du lecteur jobard qui prend ma fiction pour argent comptant et ne saura jamais que j'ai indiqué le nom quasi exact du personnage dont j'ai emprunté le récit ; en même temps, je me dédouane en reconnaissant ma dette envers lui. » Cette thèse me paraît cependant bien trop flatteuse pour lui. Je crois plutôt qu'en « empruntant » le récit de Jean, en l'éditant sans doute dans une large mesure, il ne s'est pas rendu compte que mon ami avait signé son œuvre afin de se prémunir contre les mauvaises manières d'un éditeur malhonnête. Personne d'autre que moi, bien sûr, n'est en mesure de soutenir cette thèse. C'est peut-être, qui sait, à mon intention que Jean a ajouté ce nom.

Nabokov a beau prétendre maîtriser parfaitement la trame de ses romans, être un « parfait dictateur » comme il dit dans une interview et tenir tout son monde, narrateurs, personnages, lecteurs y compris, sous sa botte cloutée, un détail important lui a échappé. Non, monsieur, vous ne me mènerez pas par le bout du nez ! Je possède là une preuve irréfutable de votre imposture. Vous êtes peut-être un grand écrivain comme en témoignent *Pale Fire* ou *Ada*, mais, en la circonstance, vous vous êtes livré à une horrible supercherie aux dépens de mon ami et de tous les gogos qui vous font crédit d'avoir écrit là

un chef-d'œuvre. Vous êtes une canaille, un chapardeur, un corsaire, un détrousseur, un escogriffe, un forban, un fripon, un maître chanteur, un malandrin. Humbert Humbert n'est pas votre création, Lolita non plus, et je vais m'employer à en convaincre vos adulateurs. Je finirai par me faire entendre, croyez-moi, car je ne lâcherai pas le morceau.

En achevant ma lecture, ma première lecture complète, de *Lolita*, j'ignorais encore la véritable étendue de son imposture. Avait-il volé le manuscrit de mon ami et l'avait-il publié sous son propre nom en ne le modifiant qu'à la marge, corrigeant ici certaines fautes de langage, là certaines incohérences ? Il me semblait retrouver par endroits la trame de la phrase française sous le texte anglais. Jean avait peut-être rédigé ses confessions en français, n'ayant aucun intérêt à aggraver son cas face à cette société puritaine. Nabokov, qui avait déjà traduit en anglais un roman de Romain Rolland et des poèmes de Belleau ou Régnier ainsi que j'allais le découvrir par la suite, ne s'était sans doute pas contenté de traduire le texte de mon ami. Il avait dû y apporter des changements importants pour en faire un authentique roman.

Restait, reste à savoir comment il a mis la main sur le manuscrit de Jean. Mon ami, une fois en prison, a très bien pu vouloir écrire l'histoire captivante qu'il venait de vivre avec cette nymphe, tant pour revivre son idylle en imagination que pour avouer ses fautes envers Lolita, et non pas bien sûr pour présenter sa défense devant un quelconque tribunal, il le dit. Cherchant peut-être aussi à se pourvoir en appel devant une autre instance qui lui serait plus favorable, celle des vrais connaisseurs en matière de littérature. Son avocat était-il un ami ou un proche de Nabokov ? Il était le seul en tout cas, avec les autorités carcérales, à savoir que Jean était en train d'écrire, ou venait d'écrire, ce mémoire. Le seul aussi à avoir la confiance de Jean et à pouvoir disposer de ses maigres biens après son décès. Libre à lui ensuite de remettre, à titre gracieux ou contre un généreux paiement, le manuscrit de Jean

à quelqu'un de son entourage, Nabokov en la circonstance. Il commettait certes un délit ce faisant, mais qui pouvait le dénoncer ? Tous les témoins de cette lamentable histoire avaient disparu..., sauf moi !

Mais, j'y pense, qu'est-il advenu de mes lettres ? Jean et moi avons échangé une correspondance soutenue pendant sept ans au début de son séjour aux États-Unis. J'ai gardé ses lettres jusqu'à aujourd'hui. Lui conservait les miennes, sûrement. Il lui arrivait de citer ce que je lui avais écrit des semaines ou des mois auparavant. Sans doute étais-je son unique correspondant, et aussi son dernier lien avec Paris et le vieux continent. Mes lettres sont-elles tombées elles aussi entre les mains de Nabokov par l'intermédiaire de l'avocat, auquel cas... Auquel cas, quoi ?

Je ne sais plus où j'en suis. Avec tous ces allers et retours entre le passé et le présent, entre tous ces temps grammaticaux et tous les protagonistes de ces événements, ma boussole s'affole, mon crayon hésite à se retourner et à tout effacer. Tout cela n'est pas très bon pour ma santé... Non, non, il faudra, il faut que je gomme tout cela, autrement on croira... On croira quoi ?

Il est onze heures. Les ressorts du lit dans la chambre au-dessus mènent la sarabande. Edouard est en verve ce soir. Une chouette hulule dans le cèdre du couvent. Un homme à la voix rauque appelle Yvette, Yvette...

Pourquoi continuer ?